

MICHEL GRAS

ÉCHANGES MARITIMES ET IMPLANTATIONS

«Volete intendere la storia vera di un neolitico ligure o siculo?»

Cercate anzitutto, se vi è possibile, di rifarvi mentalmente neolitico ligure o siculo»

BENEDETTO CROCE

NOTRE colloque a pour moi la saveur de la «madeleine» de Proust. Il m'oblige à un retour de trente ans en arrière, non loin d'ici, quand Hubert Gallet de Santerre évoquait dans son séminaire du mercredi après-midi les rares découvertes de bucchero nero étrusque dans les habitats languedociens.¹

Depuis lors on a beaucoup écrit sur le sujet et la multiplication des fouilles et des découvertes dans le Midi de la France a apporté des données nombreuses et nouvelles. Notre vision des sociétés de la Gaule méridionale a beaucoup changé depuis le temps des pionniers, depuis le temps de M. Pallottino et F. Benoit. Et pourtant la question des relations avec le monde étrusque n'a évolué que marginalement.

Après le bucchero est venu le temps des amphores. Après est venu celui des épaves. Le temps du métal, même si on a beaucoup écrit sur les bassins à rebord perlé et malgré les travaux sur les «ressources de la Gaule» (Bouloumié) est encore devant nous avec l'attente de la publication du dépôt de Rochelongue, près d'Agde.

Mon message, dans le rapport d'aujourd'hui, est double. Ne pas revenir ce qui a déjà été fait et bien fait. Remettre la Ligurie au cœur du débat et travailler ensuite sur les identités régionales pour réagir contre une tendance collective qui a consisté à faire des catalogues de tessons de bucchero ou d'amphores, en privilégiant la typologie sur les contextes de découvertes alors même que les travaux des archéologues languedociens et provençaux auraient dû nous orienter dans une autre direction.

LA LIGURIE ENTRE L'ÉTRURIE ET LA GAULE

La Ligurie est incontournable pour notre sujet. Géographiquement et culturellement. Parce que, si on l'oublie, on dérive dès le départ vers une analyse a priori «moderniste» qui évoque des relations directes entre les *emporia* étrusques de l'Étrurie et les côtes françaises alors qu'aucune documentation ne nous permet de l'affirmer, sinon au v^e siècle grâce à Aléria.²

La Ligurie était donc le trait d'union naturel entre les Étrusques et la Gaule à l'époque archaïque. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu des parcours variés, certains s'éloignant des côtes. Ici il faudra attendre les données des épaves. Aujourd'hui l'absence d'épaves chargées de matériel étrusque sur les côtes ligures n'est pas une donnée utilisable. De même, le déséquilibre dans notre documentation entre la Ligurie «del levante» et la Ligurie «del ponente» doit être utilisé avec précaution. La rareté des données à l'Ouest de Gênes ne fait finalement que prolonger la rareté de ces mêmes données sur la côte provençale française. C'est dans la structuration des communautés indigènes qu'il faut probablement chercher la réponse à cette situation.

J'ai dit ailleurs (Gras 2004) l'importance de l'œuvre de Sereni (1907-1977) pour une connaissance de la Ligurie qui doit maintenant beaucoup aux recherches de nombreux archéologues italiens.³ La future exposition de Gênes sur les Ligures, à l'automne 2004, va être probablement une occasion supplémentaire pour approfondir un sujet important.

¹ Le texte complet de mon rapport a été publié dans les «Documents d'archéologie méridionale», 27, 2004 (cité désormais GRAS 2004). On y trouvera la bibliographie.

² Voir sur ce point M. CRISTOFANI, «MEFRA», 105, 2, 1993, pp. 833-845.

³ Depuis les recherches de N. Lamboglia et les travaux sur Chiavari; voir aussi A. MAGGIANI, «RivStLig», 45, 1979 (1983), pp. 73-101 et R. DE MARINIS dans *Italia omnium terrarum alumna*, Milan, 1988, pp. 159-259.

Ne pas oublier la Ligurie, c'est rappeler que la question des relations entre l'Étrurie et la Gaule s'inscrit dans l'évolution générale des échanges méditerranéens. Et donc qu'il n'y a pas un «commerce étrusque» que l'on pourrait comprendre en dehors de tout un contexte de circulations qui touchent la côte étrusque depuis longtemps et notamment depuis le VIII^e siècle avec l'arrivée de navigateurs et commerçants phéniciens et grecs. Écrire cela n'est en aucune manière sous-évaluer l'apport étrusque, spécifique et original.

LES IDENTITÉS RÉGIONALES

C'est le cœur de mon propos d'aujourd'hui. Il ne s'agit de rien d'autre que de contribuer à insérer pleinement la problématique qui est celle de notre congrès dans les études régionales mais surtout dans les territoires, objet de ces études.

En d'autres termes, comment passer d'une approche cumulative qui cherche à prouver les échanges par un inventaire de découvertes typologiquement définies (les bassins, les canthares, les amphores etc...) à une approche explicative qui a besoin de comprendre la motivation individuelle des hommes et la motivation collective des sociétés?

L'objectif central de cette courte réflexion est donc de ne pas partir des typologies mais de partir des lieux et des hommes. De suivre les côtes, de remonter les fleuves, d'identifier les gués, de tenter de percevoir les paysages, les pentes et les terrasses de ces *oppida*, les débarcadères et les maisons, où vivaient des gens de Provence ou du Languedoc qui, un jour, ont vu et utilisé un objet étrusque. Certes en distinguant les moments, en «périodisant» comme l'on dit. Mais en distinguant aussi les vallées, les communautés, les chefferies, les tribus.

On voit ici que notre problématique étrusque est complètement dépendante de la connaissance globale des sociétés, même s'il est également indispensable de percevoir les motivations de ceux qui sont au point de départ de l'action, à savoir, dans notre cas, les Étrusques. Mais pour avoir moi-même longtemps (trop longtemps?) travaillé sur cet aspect des choses, je suis aujourd'hui plus désireux de comprendre l'arrivée. Mais pas l'arrivée, en terme d'inventaire des objets ou des ressources. L'arrivée en terme des lieux où parviennent les objets, des usages (et pour ce faire la typologie, cette fois, est bienvenue), du regard que l'on a porté sur eux, des maisons ou des tombes où on les a retrouvés.

CHIAVARI ET AGDE

La confrontation entre les deux sites n'est pas pour nous sans enseignement après les premières observations de Nickels. Il y a là deux sites indigènes (tous deux ligures?) très tôt fréquentés par les navigateurs. Et les deux nécropoles, avec le même type d'importations du milieu ou du troisième quart du VII^e siècle (coupes de type grec protocorinthien peut-être de fabrication étrusque, voire tarquinienne?)¹ montrent surtout une division et une organisation de l'espace, qui est le reflet d'une société très structurée mais peut-être aussi ouverte à des apports culturels venus du monde étrusque et du monde colonial grec où des expériences d'organisation de l'espace existent depuis la fin du VIII^e siècle. Mais l'absence de canthares étrusques dans la nécropole de Chiavari (comme dans celle d'Agde) montre bien qu'il s'agit là d'une phase antérieure à celle de l'exportation des canthares.

NICE ET ANTIBES

Je ne reviens pas sur un dossier traité ailleurs mais seulement pour noter que l'histoire de ces deux sites, établis de part et d'autre du Var, est essentielle, au cours du VI^e siècle, pour comprendre les relations entre les Étrusques et la Gaule et en particulier Marseille. Le développement et la gestion d'un commerce emporique ont besoin d'une infrastructure de bases techniques, les *emporía*, notamment dans les zones frontière qui sont aussi des zones de rupture de charge et de relais mais aussi des zones où la pénétration vers l'intérieur est possible.

¹ GRAS 2000 et les travaux de Giovanna Bagnasco Gianni dont on attendra avec intérêt les résultats.

MARSEILLE ET TAMARIS

Ici, les conditions sont totalement diverses. Non loin de la cité phocéenne, vers l'Ouest, se trouve, sur un éperon étroit et affilé en bordure de la mer, le site de Tamaris avec, dans des cabanes datées à partir de 600 - donc postérieures à la fondation de Marseille -, du mobilier étrusque (bucchero et amphores). Tamaris est l'un des sites qui a donné le plus de bucchero après Saint-Blaise, avait coutume de dire Charles Lagrand. Il reste à comprendre le rôle de cet habitat où une maison au plan complexe est attestée (vestibule et deux pièces) ce qui semble alors un *unicum* dans le Midi.

LES TUMULI DE PROVENCE

La présence de mobilier étrusque dans les grands *tumuli* indigènes de la Provence intérieure (Plan d'Aups, Claps et Pourrières, Lambruisse, Cadarache, Vauvenarges, Pertuis) montre déjà que c'est en fonction d'une géographie du pouvoir que sont drainés les objets étrusques. Les cheminements sont multiples mais il faudrait arriver à mieux définir les passages par la vallée de l'Huveaune (contrôle direct de Marseille) et ceux qui, par le Rhône et la vallée de la Durance, atteignent aussi les mêmes régions internes au cœur des sociétés indigènes.

LE RHÔNE ET LES ÉTRUSQUES

Le Rhône n'est pas toujours une frontière culturelle comme le montre la répartition de la céramique du «subgéométrique rhodanien». Mais, dans le cas qui nous occupe, ce sont les parcours latéraux qui jouent un rôle important, des sortes de chemins de halage qui utilisent la vallée pour remonter le long du fleuve sur chacune de ses rives. La distribution des découvertes de matériel étrusque dans la vallée du Rhône montre la réalité de ces cheminements. Sur la rive droite, les attestations remontent jusqu'à Saint Laurent de Carnols, c'est-à-dire jusqu'à un *oppidum* qui contrôle l'accès à la vallée de la Cèze, affluent important. Sur la rive gauche, les attestations montrent que c'est l'accès à la vallée de l'Ouvèze qui est en jeu.

LES FLEUVES CÔTIERS LANGUEDOCIENS ET LES LIEUX DE POUVOIR

Les petits fleuves côtiers font souvent communiquer la côte avec des secteurs internes où se trouve le pouvoir indigène. Le Vidourle (mais aussi le Vistre) conduit à la plaine de la Vaunage avec ses nombreux sites; l'Hérault et l'Orb pénètrent largement à l'intérieur des terres; il en est de même pour l'Aude. Une étude détaillée de la documentation disponible montre comment, par toutes ces petites vallées, on atteint des lieux de pouvoir indigènes, probables ou sûrs, et ceci permet de poser la question de la structuration politique et territoriale de certaines communautés comme les Elysiques cités par Hérodote (VII, 165) à l'occasion de la bataille d'Himère de 480 avant J.-C. et dont la capitale pourrait bien avoir été d'abord Maillhac, avant de passer à Montlaurès puis à Narbonne.

L'exemple de la basse vallée de l'Hérault, avec les sites d'Agde, de Bessan, de Pézenas et de Florensac, mais aussi d'autres plus modestes, montre un système complexe d'organisation et de relais où le milieu indigène enserme probablement les navigateurs dans une «toile» avec des points de contrôle et d'échanges qu'il reste à mieux connaître.

LES IMPLANTATIONS

Dans le titre qui m'a été donné par les organisateurs de ce congrès, il y a un jumelage, plus qu'une opposition, entre deux termes: «échanges» et «implantations». Je laisse de côté la dimension «échanges» encore que derrière ce mot se cachent beaucoup de concepts différents: qu'il suffise de rappeler le don, les trafics et le commerce selon que la dimension anthropologique est plus ou moins présente et que le primitivisme l'emporte ou non sur le modernisme.

Restent les implantations. Et ici le débat est largement ouvert sur l'avenir. Car nous sommes

encore loin de la solution, même s'il est légitime de reprendre ce terme que Michel Py a utilisé il y a quelques années à propos de Lattes.¹

Ce que les catalogues de bucchero et d'amphores sont encore incapables de nous dire c'est si des Étrusques sont physiquement venus en Gaule. Les rares inscriptions étrusques (de Lattes notamment mais aussi de Pech Maho et d'Ampurias) en disent certes davantage. Mais les épaves, et les coques des bateaux en particulier, disent encore assez peu si l'on suit la prudence de P. Pomey avant de définir les navires chargés de matériel étrusque retrouvés près des côtes françaises. Enfin, je me demande depuis longtemps,² mais sans beaucoup de résultats concrets, combien d'Étrusques sont enterrés, à Pézenas ou ailleurs, dans des tombes où se trouvent des amphores étrusques ou du bucchero.

Lattes est certainement le site le plus intéressant de ce point de vue mais sa fondation tardive montre que «l'implantation» ne coïncide par forcément avec le «commerce». Le modèle lattois, il faut y insister, est autre chose que celui des *emporía* archaïques: et ce n'est pas un hasard si Lattes n'est pas au débouché d'un long fleuve pénétrant profondément à l'intérieur des terres (comme l'Hérault ou le Vidourle) mais du Lez dont la source est à moins d'une quinzaine de kilomètres en amont de Lattes. Lattes ne communique donc pas vraiment avec les lieux du pouvoir du milieu indigène, même si l'oppidum de *Sextantio* est un relais important. Ce sont les «*terramares melgoriens*», c'est-à-dire les sites lagunaires proches de l'étang de Mauguio, immédiatement à l'Est de Lattes, qui ont joué le rôle traditionnel de relais du commerce emporique archaïque.

LE RÔLE DU MATÉRIEL DE TYPE GREC

Ce matériel est essentiel pour nous. Les coupes protocorinthiennes de type grec de Mailhac et d'Agde mais aussi de Chiavari sont importantes pour les premières phases mais le lieu de leur production doit être précisé (Tarquinia?). Les coupes dites ioniennes de type A2 qui sont très présentes dans l'épave du Giglio (80 fragments) le sont aussi dans les tombes de la nécropole de l'Osteria à Vulci avec des canthares de bucchero et des amphores. Or, les mêmes coupes sont aussi très présentes à Gravisca mais sont aussi attestées dans les «*terramares melgoriens*» du Languedoc (*supra*). La mise en relation de ces indices est donc éclairante.

CONCLUSION

Certains objets comme les amphores et les canthares pénètrent peu à l'intérieur des terres. D'autres, comme les bassins à rebord perlé, remontent plus souvent les fleuves et atteignent des «bouts du monde» à l'extrémité des hautes vallées des Hautes-Alpes mais aussi du département de l'Hérault ou de celui de l'Aude. D'autres encore s'arrêtent à mi-distance dans des lieux d'échanges ou de contrôles. Cette diversité suffit à montrer que les inventaires ne suffisent plus s'ils ne mettent pas en évidence les contextes stratigraphiques mais aussi géographiques et culturels.

Comment donc s'est faite la rencontre entre les sédentaires et les navigateurs, entre ceux qui bougent et ceux qui ne bougent pas? Pendant plusieurs siècles, les relations entre l'Étrurie et la Gaule ont été extrêmement variées: circulation des personnes, recherche du métal, échanges multiples, transport de vin. L'archéologie ne rend pas compte également de cette diversité.

Deux grands modèles explicatifs viennent donc à l'esprit: il y a un *chieftain's trade* encore difficile à percevoir partout mais bien identifiable dans les *tumuli* de Provence mais aussi dans les garrigues languedociennes; et un commerce emporique (l'*emporía*) désormais bien connu. Tarquinia (avant Gravisca) pourrait avoir été plus concernée par la première phase que par la seconde, celle-ci plus en relation avec Cerveteri et Vulci. Mais il ne s'agit pas de simples phases qui se succèdent (les

¹ *Les Étrusques, les Grecs et la fondation de Lattes*, dans *Sur les pas des Grecs en Occident. Hommages à André Nickels*, Aix-en-Provence, 1995 («Études Massaliètes», 4), pp. 261-276.

² M. GRAS, *Aspects de l'économie maritime étrusque*, «Ktéma», 10, 1985, pp. 149-159. Et déjà, avec G. TORE, à propos des épées retrouvées dans des tombes de Bithia en Sardaigne avec du bucchero étrusque: «MEFRA», 88, 1, 1976, pp. 51-95.

canthares portent encore témoignage de l'économie du don) mais d'un entrelacement complexe de situations. Deux régions proches du littoral méditerranéen témoignent une fois de plus d'une vie foisonnante, faite d'initiatives parfois collectives, parfois individuelles.

Il faudra parvenir à savoir comment la structure même des communautés locales (les Ligures, les Salyens, les Élysiques) a conditionné les échanges et les implantations par des analyses comparatives. Alors seulement apparaîtra plus clairement, par un jeu de miroir, l'impact étrusque.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie complète du sujet est dans Gras 2004 (voir *supra*, p. 417, note 1).